

LA LANGUE DE ZOLA

Je n'ai jamais l'idée, l'envie, d'appeler Émile Zola « Mimile ». Il m'a toujours impressionné, cet homme, avec son style soigné, ses lorgnons et sa barbiche. Il a un côté Pasteur... on a envie de le respecter.

Comme beaucoup d'écrivains, j'ai fait sa connaissance au gnouf. C'est là que j'ai presque tout lu, que je me suis fait, instruit, cultivé, affiné, affirmé, rénové... enrenaudoté... mon ENA... le trou, ma Polytechnique et mes sciences humaines.

Zola, bien sûr, je me l'étais, au temps du certif, farci en dictées... en explications de textes. Il m'avait fait ronger mon porte-plume, Zola... tout comme Balzac, Chateaubriand... Jean-Jacques Rousseau. C'est dire s'il me laissait de joyeux souvenirs. Je préférais alors les mouches à coller par les ailes sous les feuilles de papier chiottes... le papier avance tout seul ensuite sur le bureau, ça participe de la farce et du merveilleux, essayez

voir... J'avais bien dû me le copier, Zola, en punition par pages entières. Ainsi dégoûte-t-on définitivement les cancre des belles lettres.

Enfin immobile, en carluche... doublement puisque tubard dans un sana pénitencier... que faire? L'âge de faire des misères aux mouches vous est passé, hélas!... On se prend à des exigences de l'intellect... voilà... On songe à se mettre dans ses meubles de l'esprit. De bric et de broc... ce qui vous parvient au fond de la geôle... Et c'est Zola tout un hiver... tandis que dehors les filles se donnent, se vendent ou se prêtent... que les enfants font des boules de neige et le général de Gaulle des discours. Donc, Zola m'arrive... Je gaffe un peu le premier volume... *Pot-Bouille*, il me semble, dans mes souvenirs. Je me méfie... s'il allait, ce barbichu à lorgnons, me foutre le noir, m'endeuiller la tronche avec des personnages sinistres. Ça, je n'en ai vraiment pas besoin... j'ai tout ce qui me faut autour de moi... torgadus, pervers, misérables... des borgnes et hypocrites en sus... des assassins diurnes et ruraux, de joyeux souteneurs justiciers... un étrangleur de petite fille... un dépeceur de son épouse pour aller, avec les morceaux, à la pêche aux écrevisses. Ça serait tout de même con d'aller m'enfoncer un peu plus dans les noirceurs de l'existence.

Tout de même je m'isole, je me plonge et me passionne et je note... je n'arrête plus... j'attaque

les *Rougon*... toute la série... des volumes bien vieux, les pages qui sentent le moisi... je m'émerveille! Si j'avais su, triple connard que je suis, je l'aurais lu, ce monsieur Zola, plut tôt... je le relirais à présent. La délectation pas morose du tout malgré les sujets qu'il traite scalpel et plume à la main... *La Débâcle*, ça m'emporte le vent... *L'Assommoir*, on n'a rien écrit depuis de plus impitoyable en tant que roman social, de plus fort. Et ce qui est fort, ça ne peut pas, même en cul-de-basse-fosse, vous démolir la santé morale. J'avais déjà remarqué avec *Le Voyage au bout de la nuit*, lu dans des conditions semblables. Entre parenthèses, je m'aperçois qu'il est le dab, Zola, que sans lui Céline n'aurait pas existé. Céline est l'enfant terrible, l'enfant caractériel du naturalisme, ne l'oublions pas.

Je retrouve mes notes, mes cahiers de Liancourt. Tous les jours, je tenais une sorte de journal... je pondais fiévreux en ce temps-là. Il me fallait tuer un temps maudit. Zola, j'en ai tartiné, ça serait trop long, trop fastidieux à vous reproduire. Je rencontre du déjà-lu là-dedans, des choses dites et mieux par d'autres. Mon drame, pour écrire ces articles, que je ne suis pas professeur, que je n'ai pas appris les bonnes tournures... les structuralismes... je ne peux pas vous sorbonner mes connaissances... je philosophe, moi, dans les bistrots... je vous envoie les choses

comme elles viennent... va je te pousse et va de la gueule.

Zola, le premier, je trouve, a vraiment su parler du peuple, des pauvres, des ivrognes, des boutiquiers et des putes.

Le premier, il a transporté le langage parlé populaire en langue écrite. Relisez la fin de *L'Assommoir*, lorsque Gervaise sombre dans l'alcool, la misère, le clochardisme, qu'elle va mourir... elle monologue et, là, c'est déjà Céline.

L'argot, Zola y a été très attentif. Il l'a reproduit avec soin, avec exactitude (pas d'à-peu-près comme chez Hugo et Balzac). Il ne donne pas dans le pittoresque. Il écrit comme il convient à son sujet. Et je remarque, en passant, que l'argot de 1860 emploie : frusques, béguin, troufignon, traqueur, braise, turne, sagouin, être poivre, percher, décaniller, se rincer la dalle, etc., que ça ne vieillit pas si vite, la jactance des faubourgs.

Avec ses plus belles créations, il arrive au type, comme Molière, Beaumarchais, Balzac. Coupeau, je l'ai rencontré, surtout dans mon enfance, cent fois... Il est la résultante d'un monde bien précis... il suit toujours le même parcours. Gervaise a toujours aussi cette tentation du petit commerce qui va vous rendre indépendant.

Nana, c'est la pute. Toutes les putes ne sont pas comme Nana, bien sûr... mais dans toutes les putes il y a toujours un peu de Nana.

Parenté des peintres et des écrivains d'un même temps. Bien sûr, pour Zola il y a Cézanne. Mais il y a aussi, dans ses plus belles pages, un air de Courbet... de Degas, Renoir... Lautrec aussi. Par la justesse et l'entrain du trait. L'ironie qu'il obtient par la précision.

Il y a un côté scénariste. C'est toujours très visuel... La scène, dans *L'Assommoir*, où Gervaise va coucher avec Lantier, on dirait qu'elle est écrite pour le cinéma. On voit très bien la fillette se lever, la petite Nana... observer les choses, le nez écrasé contre la vitre de la porte. René Clément n'avait qu'à suivre. C'était *découpé*.

Zola commence un roman et, dès la première page, on sait, on sent qu'il ne va rien nous épargner... qu'il ira jusqu'au bout... *tranquillement*... que la tragédie est en route et que rien ne pourra l'arrêter... qu'il ne fera aucune concession au drame. Zola est un classique. L'erreur c'était, tout le monde en convient maintenant, de croire au roman expérimental. Tous les grands romanciers balayaient les théories, les règles. Ils ne peuvent pas s'y résoudre, s'y enfermer. Zola, le premier... Conscientieux il s'y efforce, mais il éclate, il est pris par ses personnages. Il a beau faire, le poète est là et, lui, il a besoin surtout de liberté.

Je n'arrive toujours pas à l'appeler Mimile, ce monsieur Zola. Comprenne qui pourra, il me parle au cœur tout de même.

MICHEL AUDIARD
OU LA BALLADE DU TEMPS JADIS

La Nuit, le jour et toutes les autres nuits, la couverture du livre annonce un roman. En fait, il s'agit d'une complainte, une longue quête à travers les ombres du passé. Jusqu'ici, Michel Audiard était surtout connu comme dialoguiste de cinéma. Un auteur à succès, ce qui veut dire qu'il était jaloué, contesté, condamné par ceux qui, à défaut de talent, se trouvent du génie.

On s'attendait donc à trouver de l'Audiard dans ce roman... de l'Audiard à l'emporte-pièce, du canard sauvage, du tonton flingueur, du chauffeur de taxi pour Tobrouk! Et puis voilà, ça démarre sur un tout autre ton... *Déjà la Seine charrie des poissons morts...* On s'embarque sur un fleuve pollué, menacé de toutes parts, la bombe H au-dessus de nos têtes. Audiard se fait pamphlétaire, prophète des catastrophes. La comédie humaine est à son terme. On ne l'a pas volé, salauds que nous sommes tous. En gros, le message, le paquet

de merde qu'il nous lance à la gueule ! On est tout de même surpris... Après tout, il se la coule heureuse, pense-t-on, avec ses films commerciaux à vedettes... Qu'est-ce qu'il nous les casse avec ses vaticinations, son fiel, ses menaces?... On ne l'attendait pas dans ce genre d'exercice. Tout s'éclaire vite, dès la deuxième page, une phrase nous cueille pour ainsi dire à froid ! *Car je n'ai plus du tout l'esprit à jouer... un certain temps déjà que je ne joue plus... à rien... depuis qu'une auto jaune a percuté une pile de pont sur l'autoroute du Sud et qu'un petit garçon est mort.*

Là, on a compris, on va filer le train maintenant, se farcir les deux cent vingt-huit pages du livre sans moufter.

De ce petit garçon, on a entendu parler naguère, dans les journaux, à la rubrique « accidents de la route ». Michel Audiard était son père. Depuis, quelque chose s'est cassé en lui. Il rôde dans les allées du cimetière de Bagneux, et forcément il y rencontre des ombres... Celles qui dansent partout *comme on dansait autrefois, mais sans musique à présent.* Il s'efforce, Michel Audiard, de recueillir, comme Céline, dans *Mort à crédit, doucement, l'esprit gentil des morts...* Et il y parvient ; d'où ce livre envoûtant, cette sorte de ballade des amis du temps jadis. Les visages, les fantômes lui reviennent..., passent, s'en vont. Audiard les appelle... Bien sûr, ceux de sa jeunesse, l'époque des croix gammées

et des brassards... les victimes surtout... Quenotte, la petite pute au grand cœur, tondue, exposée aux crachats de la foule sur une estrade, boulevard Arago, là où autrefois on guillotinaient... Nanard et Françoise, devenus clochards, et qui cherchent encore leur enfant disparu dans le bombardement de La Chapelle, en 1944. Gertrud, la vieille Juive aux seins cloués, le ventre crevé à coups de pic par les SS. Myrette, la joueuse de banjo, lapidée, martyrisée par la foule plus du tout silencieuse de la Libération... abandonnée sur les sacs de sable d'une barricade... *édentée, disloquée, le corps bleu, éclaté par endroits, le regard vitrifié dans une expression de cheval fou*... L'Ancien, celui qui a perdu sa femme et son fils dans le déraillement du Paris-Hendaye, etc. Ils sont, avec les autres – les tortionnaires, les indifférents, les anonymographes, les clodos et les dingues – l'essentiel de cette promenade dans le Paris de Michel Audiard. Ils s'enchevêtrent, d'une époque à l'autre..., ils finissent par nous habiter, nous obséder, comme l'auteur. Ça participe du jeu de massacre pour les plus toquards, de la complainte populaire à l'orgue de Barbarie pour les plus pauvres, les plus déjetés. Un livre qui ne se raconte pas. Tout est dans le ton, l'écriture... Il suffit simplement de se laisser prendre à la magie du verbe. On reconnaît, bien sûr, certaines tournures du dialoguiste, les amateurs ne seront pas déçus. Mais, cette fois, il ne se laisse pas prendre

au jeu de la facilité, du brio. Il gomme les effets, le sujet est trop grave... et, du coup, l'écriture se muscle. Dans l'esprit, elle rappelle le Céline du *Voyage*, dans la forme, un peu Jacques Perret. Il est des parrainages plus insipides. Michel Audiard a réussi là un livre pour nous dire, comme Machiavel, que les hommes sont méchants et que leur malignité s'exprime chaque fois qu'elle le peut, impunément. Un livre juste qui renvoie dos à dos tous les sadiques de toutes les causes. Un livre compatissant aux malheureux. Un livre provocant, hargneux, fort, dont le non-conformisme arrive à démolir même les tabous du non-conformisme. Des choses qui devaient être dites et qui le sont magistralement. Un livre qui ne s'oublie pas.